Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

Journal d’une invasion

20.03.2023.



Tel est le titre du nouveau livre de l’écrivain ukrainien Andreï Kourkov paru aux Éditions Noir sur Blanc, Lausanne.

J’ai eu le plaisir de rencontrer à plusieurs reprises Andreï Kourkov : au Salon du livre de Genève, à la Fondation Jan Michalski… Nous avons toujours parlé russe – naturellement, puisque c’est notre langue maternelle à tous deux. En 2016, dans une interview qu’il m’avait accordée, il s’est défini – en rigolant, bien sûr – comme un « optimiste soviétique pathologique » tout en m’expliquant que la situation d’un écrivain russophone en Ukraine (la sienne, donc) était plus avantageuse que celle d’un écrivain ukrainophone : l’audience est plus grande et avec elle les tirages. Le communiqué de presse qui accompagne son nouveau livre le positionne toujours comme « un écrivain ukrainien d’expression russe ». Or le livre, d’abord publié en Grande-Bretagne en 2022 sous le titre *Diary of Invasion*, est écrit en anglais, une de six langues que maîtrise Kourkov en plus du russe ; Kourkov qui est né dans la région de Léningrad et diplômé de l'Institut d'État de pédagogie des langues étrangèresde Kiev. Ce changement de la langue d’écriture m’a-t-il égratigné ? Bien sûr. Est-ce que je comprends la décision de l’auteur ? Je fais de mon mieux.

Ce nouveau livre, dédié aux soldats de l'armée ukrainienne, est un recueil de notes tirées de son journal personnel et d'autres consignées entre le 29 décembre 2021 et le 11 juillet 2022, dont certaines avaient déjà été publiées en anglais, italien et norvégien dans différents journaux. Dans le fond, il s'agit d'une chronique des six premiers mois de la guerre – six mois qui ont permis à Andreï, comme il le dit lui-même, de mieux comprendre son pays et ses compatriotes. Les Ukrainiens « sont programmés pour vaincre, être heureux, survivre aux circonstances les plus difficiles, pour aimer la vie », écrit-il dans la préface.

Dans la première partie, Andreï Kourkov préserve encore son sens de l'humour : il est difficile de ne pas sourire en lisant ses descriptions du Nouvel-An à Kiev, de la « chasse aux champignons » en Suisse ou de son explication de l'importance de la bonne bouffe dans la vie des Ukrainiens. Mais mon sourire disparaît quand je compare son expérience avec la mienne : le refus de lire les signaux d'alertes envoyés par le gouvernement, la négation de la réalité de la menace militaire et la totale impréparation psychologique à une telle éventualité. « Au début, nous ne comprenions pas ce que c'était la guerre », avoue-t-il, mais au fil des pages, ses pensées et le ton dont il les exprime prennent un virage.

Au début de sa chronique, il évoque d'une manière positive Alexandre Pouchkine, en rappelant que le grand poète russe « était ce qu'on appellerait aujourd'hui un dissident et un prisonnier politique, tout comme d'ailleurs Taras Chevtchenko, le plus célèbre des poètes ukrainiens ». Il nomme le musée Boulgakov de Kiev une « oasis de tolérance », dans le même genre que la maison des Scientifiques ou la maison du Cinéma. Il s'indigne de la position adoptée par l'Église orthodoxe russe. Le 23 février 2022, il note que « rien n'est pire au monde que la guerre » et compte encore rester en Ukraine le lendemain.

« Il était très difficile de croire que la guerre avait commencé », écrit-il le 2 mars ; après quoi le lecteur parcourt avec lui la distance entre Kiev et Lviv : soit 420 km en 22 heures.

« Dans le théâtre de notre mémoire, nous pouvons si bien idéaliser le passé que la nostalgie ne tarde pas à s'installer, même pour les moments que nous n'aurions pas souhaités à notre pire ennemi », témoigne Andreï Kourkov le 5 mars. Il nous parle ensuite du passé de sa propre famille. Les récits de sa grand-mère relatifs aux pogroms antisémites et ceux de sa mère à propos de l'évacuation dans l'Oural en 1941 ne correspondent pas exactement à la narration de son grand-père, un cosaque du Don, « communiste et staliniste ». Il nous raconte aussi comment *L'Archipel du Goulag* de Soljenitsyne, alors interdit et déniché par hasard, l'avait poussé à rechercher la vérité sur l'Union soviétique. Et il nous parle des découvertes qu'il a faites.

Comment ne pas être d'accord avec ce passage du livre d'Andreï Kourkov : « Les crimes du système soviétique contre son propre peuple et contre d'autres peuples sont minimisés, quand ils ne sont pas complètement oubliés. […] Le fait que les crimes du Goulag ne constituent pas un traumatisme historique aujourd'hui en Russie, malgré tous les efforts des activistes de *Mémorial* et des autres démocrates, démontre que le pays ne s'est pas encore remis de son passé, qu'il souffre d'un analogue du syndrome de Stockholm, qu'il est toujours otage du passé stalinien. C'est comme si les Russes préféraient le tortionnaire qu'ils connaissent à celui qu'ils ne connaissent pas. Ils craignent d'avantage les bourreaux imaginaires, inconnus, étrangers, qui pourraient s'en prendre à eux s'ils n'étaient pas protégés par ceux dont ils ont l'habitude ».

Comment ne pas entendre dans mon propre cœur un écho à l'observation selon laquelle « la guerre sème la mort mais elle réveille aussi l'humanité en nous » ? Je ne peux que deviner à quel point, pour une personne directement impliquée dans les événements tragiques et devenue elle-même « une personne déplacée », il est difficile d'essayer de rester suffisamment objective pour écrire que « cette guerre n'a rien à voir avec la langue russe, que j'ai parlé et écrite toute ma vie » ; pour parler du « sang des soldats russes qui ne savent pas pour quoi ils se battent ; le sang des soldats et civils ukrainiens qui savent que s'ils ne se battent pas, l'Ukraine n'existera plus » ; pour admettre que « toute la Russie ne forme pas un Poutine collectif ». Et pour montrer sa compréhension envers les déserteurs russes qui « partent parce qu'ils ont honte de rester en Russie, ou parce qu'ils ont peur d'être mobilisés. Ils ne veulent pas mourir, pas plus qu'ils n'ont soif de tuer ». Et comment ne pas se poser la question que pose Andreï Kourkov en faisant référence au poète russe Fédor Tiouttchev : Comment comprendre la Russie si l'intelligence n'est d'aucune aide ? Comment ne pas réfléchir aux deux issues possibles de cette guerre qu'il esquisse le 9 mars 2022 : « Il va falloir d'abord chasser les Russes du territoire ukrainien, ou trouver un accord pour qu'ils mettent fin à l'agression et se retirent ».

Le ton de l'auteur continue de changer, de s'assombrir. Sans aucune compassion notable il écrit, le 10 mars 2022, que « la loyauté au monarque est restée une caractéristique essentielle de l'ère soviétique ». Le 13 mars, il prédit que la langue russe va reculer en Ukraine. Il constate que « de nombreux Ukrainiens répudient tout ce qui est russe, y compris la langue, la culture, voir le fait même de penser à la Russie ». Le 13 avril, il confie : « Je crains que la haine pour la langue et la culture de notre agresseur actuel ne perdure plus longtemps ». Le 26 avril, il explique comment les représentants officiels russes cherchent des collaborateurs VIP et souligne que le peuple russe devra répondre des crimes commis en son nom. Deux mois plus tard, le 28 juin, il parle des « vagues de haine » qui « balaient l'Ukraine, poussant les Ukrainiens à rechercher les ennemis intérieurs. […] Trop souvent, celle-ci est dirigée contre les auteurs et intellectuels russophones, qui doivent désormais se montrer trois fois plus patriotes que leurs homologues ukrainophones. Et quand bien même ils y parviennent, ils restent accusés d'être responsables de la guerre puisqu'ils parlent, pensent et écrivent en russe ».

Tel est le résultat de la propagande du « monde russe » par les ambassadeurs de la mauvaise volonté.

Le livre d'Andreï Kourkov est particulier en ce sens que, contrairement à son auteur dont la dernière note date du 11 juillet 2022, le lecteur connaît déjà la suite des événements. Et attend la fin de l'histoire, le cœur serré.

Source URL: *https://rusaccent.ch/blogpost/31021*